



GRUPE DE RECHERCHE
ET D'INFORMATION
SUR LA PAIX ET LA SÉCURITÉ

467 chaussée de Louvain
B – 1030 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 241 84 20
Fax : +32 (0)2 245 19 33
Courriel : admi@grip.org
Internet : www.grip.org
Twitter : [@grip_org](https://twitter.com/grip_org)
Facebook : GRIP.1979

Le Groupe de recherche et d'information sur la paix et la sécurité (GRIP) est un centre de recherche indépendant fondé à Bruxelles en 1979.

Composé de vingt membres permanents et d'un vaste réseau de chercheurs associés, en Belgique et à l'étranger, le GRIP dispose d'une expertise reconnue sur les questions d'armement et de désarmement (production, législation, contrôle des transferts, non-prolifération), la prévention et la gestion des conflits (en particulier sur le continent africain), l'intégration européenne en matière de défense et de sécurité, et les enjeux stratégiques asiatiques.

En tant qu'éditeur, ses nombreuses publications renforcent cette démarche de diffusion de l'information. En 1990, le GRIP a été désigné « Messenger de la Paix » par le Secrétaire général de l'ONU, Javier Pérez de Cuéllar, en reconnaissance de « Sa contribution précieuse à l'action menée en faveur de la paix ».



Le GRIP bénéficie du soutien du Service de l'Éducation permanente de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

NOTE D'ANALYSE – 27 janvier 2016

WASINSKI Christophe. *La puissance aérienne en question. Contribution au débat sur le remplacement des F-16*, Note d'Analyse du GRIP, 27 janvier 2016, Bruxelles.

<http://www.grip.org/fr/node/1933>



NOTE D'ANALYSE

La puissance aérienne en question

Contribution au débat sur le remplacement des F-16

Par **Christophe Wasinski**

27 janvier 2016

Résumé

L'objectif de cette analyse est d'offrir un contrepoint à la question du remplacement des chasseurs-bombardiers F-16 en Belgique. Beaucoup de critiques ont, à juste titre, mis en évidence les coûts relatifs à l'acquisition et à l'entretien de chasseurs-bombardiers. Cette question n'est cependant pas la seule à poser problème. De façon générale, les capacités techniques, tactiques et opérationnelles de ces appareils s'avèrent limitées, voire contre-productives. Autrement dit, en dépit de leurs coûts élevés, les chasseurs-bombardiers offrent une contribution globalement discutable en matière de politique de sécurité pour la Belgique.

Abstract

Air power in question Contribution to the debate about replacing the F-16s

The aim of this analysis is to offer a counterargument in the debate about the replacement of the Belgian F-16 fighter-bombers. Many criticisms rightly point to the costs related to the acquisition and maintenance of the fighter-bombers. The question however is not the only problematic one. Generally speaking, the technical, tactical and operational capacities of these airplanes appear to be limited, or even counterproductive. In other words, in spite of their high cost, the fighter-bombers offer a globally debatable contribution to Belgian security policy.

Introduction

Le 22 décembre 2015, le gouvernement belge a déclaré son intention d'acquérir 34 nouveaux chasseurs-bombardiers. Cette décision est à replacer dans le contexte de l'accord de gouvernement de l'automne 2014, qui prévoyait le maintien d'une capacité aérienne de bombardement, et le lancement d'une procédure destinée à sélectionner un remplaçant aux actuels F-16. Les critiques ont surtout souligné les coûts de ce remplacement, mais le problème ne se loge pas seulement à ce niveau. Il convient également de prendre en considération les limites techniques, tactiques et opérationnelles de ces appareils¹. À bien des égards, la contribution potentielle des chasseurs-bombardiers en matière de politique de sécurité est discutable.

Les éléments sur lesquels repose cette critique sont issus de publications portant sur les opérations contemporaines dans les Balkans, en Afghanistan, en Irak et en Libye. Ces éléments ne se concentrent pas sur l'action de la force aérienne belge dans ces régions, en raison de l'important déficit d'information les concernant. Les bilans publiés par la Défense nationale se limitent généralement à évoquer le nombre de sorties réalisées, d'engins largués et d'effectifs mobilisés, tandis que les impacts tactiques, opérationnels et stratégiques sont présentés de manière trop générale pour en tirer une évaluation. En définitive, les informations rendues publiques par la Défense nationale ne sont pas suffisantes pour juger si les bombardements des F-16 améliorent ou non la sécurité en Afghanistan, en Irak ou en Libye.

Pour tenter de combler ce déficit, cette analyse mobilise des sources qui, d'une part, concernent les opérations aériennes de nos alliés (principalement américains, britanniques et français) et, d'autre part, portent sur le contexte politique des régions où les interventions sont menées. Ces documents mettent en évidence une série de limitations ou de problèmes inhérents à l'emploi des chasseurs-bombardiers et aux conceptions opérationnelles qu'ils incarnent. Dans les trois premières parties de ce texte, ont été privilégié chaque fois que possible des écrits rédigés par des militaires, ou par des journalistes spécialisés rapportant des témoignages de militaires.

1. Limitations techniques

Le recours aux moyens aériens est devenu la norme dans les interventions armées contemporaines. Dans le cas de l'Afghanistan, quasiment aucun combat ne dure plus de vingt minutes sans qu'un soutien aérien ne soit dépêché². Ce phénomène s'accompagne par ailleurs d'une représentation populaire qui insiste sur la capacité des chasseurs-bombardiers à mener des attaques de précision. D'après cette vision, il faut faire confiance à la technologie des appareils et à leurs bombes. Cette vision populaire est soutenue par la diffusion des images filmées par des caméras embarquées censées certifier l'infaillibilité des attaques. On en arrive finalement à des situations telles que celles décrites dans le

1. Pour des raisons de parcimonie, ce texte n'évoque pas la critique des potentielles missions nucléaires des chasseurs-bombardiers.

2. Bing West, « Preface » dans Michael Franzak, *A Nightmare's Prayer*, New York, Pocket Book, 2010, p. xi.

récit autobiographique d'un tireur d'élite britannique déployé en Irak qui se vante d'avoir réussi à convaincre l'*US Air Force* « *to drop a 500 lb bomb right into the middle of a built-up city (de larguer une bombe de 500 lb – ~ 227 kg – en plein milieu d'une ville bâtie)* »³.

Dans les faits, de nombreux témoignages militaires sont là pour rappeler que les chasseurs-bombardiers ne sont pas des armes miraculeuses. Les attaques aériennes tuent des civils⁴, mais les risques d'accident pour les soldats déployés au sol sont aussi régulièrement évoqués⁵. Une erreur de localisation ou d'encodage des coordonnées géographiques dans l'ordinateur de bord, une perte de contrôle pure et simple de la bombe sur sa trajectoire⁶, sont des incidents réguliers qui rappellent que les équipements les plus modernes ne sont pas infaillibles⁷. Le risque d'erreur de coordination des trajectoires et des timings est par ailleurs considérablement augmenté lorsque les soldats opèrent dans l'urgence⁸. Lors de certaines opérations, des engins ont également pu être largués avec des kits de guidage peu précis, provoquant un taux d'échecs important, comme ce fut le cas en Libye avec les « bombes inertes » (non explosives, composées de résine et d'un rayon destructeur moindre) françaises⁹.

En dépit des restrictions et des procédures qui encadrent l'usage de la force aérienne dans les interventions contemporaines, il convient de souligner que le risque d'accidents mortels, en particulier pour les civils ou pour les militaires alliés au sol, n'est pas nul lors de ces attaques. Il faut donc se méfier de certains clichés véhiculés par la culture populaire.

2. Surévaluation des effets tactiques

Robert H. Gregory, un militaire de carrière américain qui a notamment servi en Irak, a publié une étude critique concernant l'impact des moyens aériens dans les interventions



Les six F-16A belges sur la base d'Azraq en Jordanie
Source : ministère de la Défense, Composante Air

3. Dan Mills, *Sniper One. The Blistering True Story of a British Battle Group Under Siege*, Londres, Penguin, 2007, p. 338.

4. Richard Dorney, *The Killing Zone. The Grenadier Guards Pushed to the Limit on Helmand's Front Line*, Londres, Ebury, 2012, p. 189.

5. Doug Beattie (avec Philip Gomm), *An Ordinary Soldier. Afghanistan. A Ferocious Enemy. A Bloody Conflict. One Man's Impossible Mission*, Londres, Simon & Schuster, 2008, p. 242 (voir aussi p. 119 et p. 205 à propos des incertitudes liées à l'usage des bombes). Voir également : Richard Dorney, *The Killing Zone*, *op. cit.*, p. 85.

6. James Fergusson, *A Million Bullets. The Real Story of the British Army in Afghanistan*, Londres, Corgi, 2008, p. 153 ; Jean-Christophe Notin, *La vérité sur notre guerre en Libye*, Paris, Fayard, 2012, p. 253.

7. Marc Scheffer (en collaboration avec Frédéric Lert), *La guerre vue du ciel*, Paris, Nimrod, 2013, p. 90 (voir aussi p. 27 et 183).

8. *Ibid.*, p. 258.

9. Jean-Christophe Notin, *La vérité sur notre guerre en Libye. Op. cit.*, p. 310.

récentes¹⁰. Sur la base d'éléments concernant essentiellement la guerre du Golfe de 1991, les opérations aériennes menées dans les Balkans en 1995 et la guerre du Kosovo de 1999, il affirme que les moyens aériens sont beaucoup moins efficaces qu'on ne le prétend lorsqu'il s'agit de détruire des cibles militaires telles que des pièces d'artillerie ou des véhicules blindés. En 1991, le commandement des forces américaines dans le Golfe (le CENTCOM) avait prétendu avoir détruit 47 % de l'artillerie et 39 % des véhicules blindés irakiens. Un peu plus tard, les analyses de la DIA (Defense Intelligence Agency) et de la CIA ont ramené ces chiffres à respectivement 15 et 20 %.

Au passage, l'auteur note que l'une des raisons de la surévaluation tient à la trop grande confiance accordée aux images (peu fiables) tournées à partir des avions et à l'usage des leurres (« decoys ») par l'ennemi. En 1995, sur la base d'un mandat de l'ONU, l'OTAN va user de la force contre les pièces d'artillerie serbes qui pilonnent Sarajevo. On insiste alors beaucoup sur le rôle joué par l'aviation dans les attaques. Néanmoins, pour Robert H. Gregory, les chasseurs-bombardiers ne contribuèrent que marginalement à l'élimination desdites pièces d'artillerie, tandis que les canons français et britanniques au sol se montrèrent beaucoup plus efficaces, et plus précises car reliés à des radars de contre-batteries capables de suivre la trajectoire des obus serbes et d'en trouver le point d'origine.

À propos du Kosovo, Robert H. Gregory rappelle que les cibles militaires serbes atteintes furent peu nombreuses. Après plus de 76 jours de campagne, le Pentagone faisait état de 790 véhicules blindés et pièces d'artillerie détruites, mais les évaluations menées ultérieurement, y compris par des militaires, ramènent ces chiffres à 25 à 52 véhicules blindés et pièces d'artillerie seulement. Plus problématiques, les attaques aériennes n'ont eu qu'un effet très limité, pour ne pas dire nul, contre les forces paramilitaires responsables des principales violences au Kosovo. Selon certaines sources, elles auraient même au contraire contribué à l'escalade des violences à l'encontre des civils, encourageant les milices serbes à agir plus radicalement et plus rapidement. La chasse aux véhicules blindés et ensuite les bombardements d'infrastructures en Serbie s'expliquent entre autres par l'incapacité de l'aviation à détruire autre chose¹¹.

Les capacités tactiques des chasseurs-bombardiers ont également été remises en question dans le contexte d'opérations plus récentes telles que la campagne en Libye. Lors de cette dernière, les appareils de l'OTAN cherchèrent surtout à détruire des blindés, qu'ils eurent bien du mal à trouver. Dès lors que l'ennemi commença à se déplacer en pick-up, les choses devinrent encore plus difficiles. Pour un officier français : « À bord d'un Mirage ou d'un Rafale volant à 20 000 pieds [...] on ne voit pas beaucoup mieux que le passager d'un vol civil qui se penche à son hublot. ¹² » Plus récemment, des journalistes ont pointé du doigt les mêmes limites par rapport à l'usage de chasseurs-bombardiers contre Daech en Irak¹³.

10. Robert H. Gregory Jr., *Clean Bombs and Dirty Wars. Air Power in Kosovo and Libya*, Lincoln, Potomac Books, 2015.

11. Jean-Christophe Notin, *La vérité sur notre guerre en Libye*. *Op. cit.*, p. 284 et p. 307.

12. Témoignage rapporté par : Jean-Christophe Notin, *La vérité sur notre guerre en Libye*. *Op. cit.*, p. 306 et p. 308. Le journaliste souligne, de façon quelque peu étrange, que les Mirage et Rafale ne disposent pas d'un matériel de détection optimal car celui-ci a été développé « à partir des leçons du Kosovo : il n'a été conçu que pour discerner des objectifs de taille importante comme un hangar, pas des pick-up ». *Ibid.*, p. 306.

13. Patrick Cockburn, *Le retour des djihadistes. Aux racines de l'État islamique*, Paris, Équateurs,

D'après ces journalistes, ces appareils ne sont pas assez précis et trop rapides pour trouver un adversaire dispersé et qui use du terrain pour se dissimuler. Dans un article publié en novembre 2015, deux journalistes écrivent que : « *Les hommes de l'EI se sont adaptés aux bombardements. Ils évitent de circuler dans des convois de pick-up et limitent leurs communications pour ne pas se faire repérer. Ils vivent par ailleurs au sein de la population civile [...] ¹⁴* ». Bing West, un ancien Marine américain, vétéran de la guerre du Vietnam et expert des questions de combat, écrira quant à lui à propos de la situation Afghanistan : « *Not even the Kiowa [un hélicoptère léger de reconnaissance] flying ten feet above the houses could « positively » identify enemy who didn't wear uniforms* »¹⁵ (« *Même un Kiowa [un hélicoptère léger de reconnaissance] volant à dix pieds au-dessus des maisons ne pourrait "formellement" identifier un ennemi qui ne porte pas d'uniforme.* »)

3. Sélection contestable des cibles

Dans les conflits récents en Afghanistan ou en Irak, la problématique de la surévaluation est également liée à une représentation erronée quant à la possibilité de localiser l'ennemi. En réalité, pour pallier aux insuffisances des chasseurs-bombardiers, les forces armées recourent aussi à des contrôleurs aériens avancés. Ce sont ces derniers, à partir du sol et par radio, qui guident les appareils et éventuellement leurs engins explosifs. Lors des opérations de bombardement menées en Libye en 2011 par l'OTAN, des méthodes plus « originales » de sélection de cibles se sont développées. En l'occurrence, Skype et Twitter furent utilisés afin de constituer un « *forum for crowdsourcing targeting data* »¹⁶. Des rebelles, équipés de téléphones dotés de la technologie 3G ou 4G, envoyèrent aux forces de la coalition des messages tels que « *ALERT :#Malta CARGO SHIP 'PURKI' 32.65006°/15.05373°Speed/Course : 4,7 kn/300° Running contraband to #Gaddafi from his friend #Turkey@NATO#* »¹⁷. Les militaires de l'OTAN se sont montrés prudents à propos de ces informations, passant beaucoup de temps à les recouper. On estime qu'à la fin du conflit, 80 % du renseignement français relatif au ciblage provenaient tout de même des médias sociaux¹⁸. Mais le recours à ces méthodes, nécessaires en raison des insuffisances techniques des chasseurs-bombardiers, pose des questions importantes en matière de contrôle et de fiabilité.

On se souviendra qu'en Afghanistan, là où des troupes étaient bien présentes au sol, des attaques et des bombardements mortels ont été menés sur la base de faux renseignements¹⁹. Après l'intervention de 2001, les Américains revendiquèrent une

2014, p. 166 ; Richard Norton-Taylor, « Bombing ISIS will be futile – and expensive », *The Guardian*, 30 septembre 2014 ; Anon., « The Guardian view on the use of special forces and air power against ISIS », *The Guardian*, 5 octobre 2014.

14. Sonia Delesalle-Stolper et Luc Mathieu, « David Cameron sur le sentier de la guerre », *Libération*, 24 novembre 2015.

15. Bing West « Epilogue » in Dakota Meyer (avec Bing West), *Into the Fire. A Firsthand Account of the Most Extraordinary Battle in the Afghan War*, New York, Random House, 2012, p. 202.

16. Robert H. Gregory Jr., *Clean Bombs and Dirty Wars. Op. cit*, p. 187.

17. *Ibid.*, p. 189.

18. *Ibid.*, p. 202.

19. Anand Gopal, *No Good Man among the Living. America, the Taliban, and the War through Afghan Eyes*, New York, Henry Holt, 2014, en particulier p. 134 et p. 142 ; Mike Martin, *An Intimate War. An Oral History of the Helmand Conflict, 1978-2012*, Londres, Hurst & Company,

victoire militaire sur les Taliban et Al-Qaïda. Habités à vivre dans un pays en état de guerre depuis plusieurs décennies, la majorité des Afghans eurent tôt fait de comprendre les nouveaux rapports de force qui se mettaient en place²⁰. Beaucoup d'entre eux se mirent à soutenir le gouvernement Karzai, lui-même épaulé par les États-Unis. Une minorité d'opposants, quant à elle, se réfugia au Pakistan.

En dépit de cela, les unités de la coalition (en particulier les forces spéciales américaines) persistèrent à croire que la menace n'était pas « éradiquée ». Elles se lancèrent dans des attaques, entre autres avec appuis aériens, contre des individus initialement bien disposés à l'égard du nouveau régime mais suspectés d'avoir été proches des Taliban. Souvent, les individus « ciblés » par les attaques des Américains ou de leurs alliés ne méritaient nullement d'être considérés comme des ennemis²¹. Il s'agissait principalement de personnes dénoncées dans le contexte de rivalités entre notables locaux ou dans le but d'obtenir une récompense en dollars. Des Afghans victimes de ces attaques décidèrent dès lors de prendre les armes contre leurs rivaux locaux et les forces de la coalition qui les soutenaient. En d'autres termes, les opérations visant à l'élimination des ennemis eurent surtout pour conséquence d'en produire de nouveaux.

Selon Mike Martin, un ancien militaire britannique auteur d'une thèse dense sur le conflit dans la province afghane d'Helmand, jusqu'en 2009, les éliminations ne furent qu'« occasionnellement efficaces »²². Par leurs choix en matière de ciblage, les militaires prennent *de facto* position en faveur d'un camp au détriment d'un autre et contribuent ainsi à alimenter le cycle des violences et la persistance de la guerre. Dans son ouvrage sur la guerre en Afghanistan, le journaliste Anand Gopal revient sur cette question à travers les propos d'Eckart Schiewek, un conseiller politique de l'ONU. À la question de savoir pourquoi il y avait si peu de morts en dehors de la région pachtoune, ce dernier répondit : « *There were no American troops [...]. You couldn't call on soldiers to settle your feuds* »²³. (« Il n'y avait pas de troupes américaines [...]. Vous ne pouviez pas faire appel à des soldats pour régler vos querelles. »)

4. Utilité opérationnelle contestable

Aux insuffisances techniques des chasseurs-bombardiers viennent s'ajouter des limitations inhérentes aux conceptions opérationnelles qui guident leurs actions. Lors des interventions récentes, telles que celle en cours contre Daech en Irak, les chasseurs-bombardiers ont principalement été appelés à jouer un rôle en matière d'élimination physique d'individus, de véhicules, de matériel ou encore de bâtiments. La conception opérationnelle sous-jacente repose sur la conviction selon laquelle ces actions affaiblissent l'ennemi et, par ce biais, contribuent à la mise en place des conditions propices au retour à la paix. De façon simplifiée, l'idée serait donc de tuer les « *bad guys* », en jargon militaire, afin de ramener la paix²⁴. Éventuellement, dans une version plus sophistiquée de l'argument, les militaires sont censés en premier lieu protéger les civils

2014, p. 111-231.

20. Dexter Filkins, *La guerre sans fin*, Paris, Albin Michel, 2008, p. 62-65.

21. Anand Gopal, *No Good Man among the Living*. *Op. cit.*; Mike Martin, *An Intimate War*. *Op. cit.*

22. Mike Martin, *An Intimate War*. *Op. cit.*, p. 200.

23. Anand Gopal, *No Good Man among the Living*. *Op. cit.*, p. 131.

24. Voir : Jeremy Scahill, *Dirty Wars. Le Nouvel art de la guerre*, Montréal, Lux, 2014.

(comme dans la vision « *population-centric* » des opérations contre-insurrectionnelles) dans le but de stabiliser des régions entières. Toutefois, et dans la mesure où la protection de civils est régulièrement pensée à travers l'élimination des « *bad guys* » et de leurs infrastructures, la différence entre ces deux versions n'est pas toujours perceptible sur le terrain²⁵.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'elle a été mise en œuvre, cette vision opérationnelle n'a guère contribué à la pacification. Le cas de l'Irak le prouve amplement²⁶. L'opération « *Shock and Awe* » de 2003 visait à décapiter le régime. L'objectif américain n'était probablement pas la mise en place d'une démocratie, mais plutôt l'installation d'un régime plus docile. Lors de l'occupation, l'élimination du parti Baath de Saddam devint une priorité. Les purges frappèrent surtout les cadres issus de la communauté sunnite, qui étaient surreprésentés dans le régime de Saddam Hussein. Sans surprise, l'affaiblissement des institutions dominées par les Sunnites profita à la communauté chiite. En définitive, la stratégie américaine de décapitation a créé les conditions d'une guerre civile qui dure depuis plus de dix ans. L'actuel chaos lié à l'émergence de Daech est en partie la continuité de ce problème. Daech est principalement l'expression d'une revendication politique sunnite, dont la forme brutale peut bien entendu choquer. Mais on comprend mal comment l'élimination physique des plus zélés des combattants de Daech et de leurs ressources, entre autres par la voie des airs, résoudrait les causes profondes du conflit.

Le cas de la Libye prouve également les limites de cette vision opérationnelle basée sur l'élimination d'une clique à la tête d'un régime. Certes, les actions, principalement aériennes, menées en Libye furent décrites comme « humanitaires ». Elles avaient pour objectif officiel de protéger les civils. Dans les faits, des analystes ont montré que l'intervention dans ce pays doit être considérée sous l'angle de la stratégie du changement de régime²⁷. La protection des civils se concrétisa par la destruction de l'appareil de sécurité du régime et, en dernière instance, aida aussi à l'élimination physique de Mouammar Kaddafi²⁸. Une fois encore, l'opération se déroula conformément à l'idée selon laquelle l'anéantissement des « *bad guys* » et de leurs infrastructures était la voie à suivre pour un retour à la paix. Le problème est qu'il est erroné de considérer qu'il existe une dichotomie simple entre, d'une part, un dictateur et son appareil de sécurité (pouvant être vaincus militairement) et, d'autre part, l'ensemble de la société. Dans bien des cas, les dictatures ne procèdent pas des seuls intérêts d'un individu, mais plutôt d'un mode d'organisation de la société et d'un type particulier de répartition de la richesse à l'intérieur de celle-ci²⁹. Un changement de régime risque donc d'aviver des tensions

25. Mike Martin, *An Intimate War. Op. cit.*, p. 201 ; Jean-Christophe Notin, *La vérité sur notre guerre en Libye. Op. cit.*, p. 289.

26. Voir par exemple l'analyse d'Ahmed S. Hashim (*Insurgency and Counterinsurgency in Iraq*, New York, Cornell University Press, 2006), alors professeur au sein du Naval War College aux États-Unis. Voir également : Malcolm W. Nance, « ISIS Forces That Now Control Ramadi Are Ex-Baathist Saddam Loyalists », *The Intercept*, 3 juin 2015 ; Jean-Pierre Luizard, *Le piège Daech. L'État islamique ou le retour de l'histoire*, Paris, La Découverte, 2015.

27. Claudia Gazzini, « Was the Libya Intervention Necessary? », *Middle East Report*, n° 261, hiver 2011, p. 2-9 ; Richard Falk, *Chaos and Counterrevolution. Fallout from the Arab Spring*, Londres, Zed Books, 2015, p. 99-111.

28. Robert H. Gregory Jr., *Clean Bombs and Dirty Wars. Op. cit.*, p. 200 ; Andrei Netto, *Bringing Down Gaddafi. On the Ground with the Libyan Rebels*, Londres, Palgrave, 2014.

29. Luis A. Martinez, *The Violence of the Petro-Dollar Regimes. Algeria, Iraq and Libya*, Londres, Hurst, 2011.

importantes entre ceux qui profitent de ce mode de répartition et ceux qui cherchent à provoquer un changement. Dans le cas libyen, la destruction du régime ne conduisit pas non plus à la mise en place de conditions propices à la pacification. Tout au contraire, elle déboucha sur une période d'instabilité violente.

Notons aussi que l'adossement des pratiques coercitives, tels que le bombardement aérien, à des actions visant « les cœurs et les esprits » des populations locales ne constitue pas non plus la panacée. Les tenants de cette approche plus « douce » pensent qu'il est essentiel de désolidariser les insurgés des populations civiles en travaillant aux côtés de ces dernières (par exemple en construisant des routes, des dispensaires ou des écoles) ou en les aidant à financer des projets. De cette manière, les insurgés sont supposés se transformer en « électrons libres » dépourvus de base sociale et être d'autant plus facile à localiser et à tuer. Dans les faits, les analystes les plus critiques ont souligné à quel point l'injection d'argent, de ressources matérielles (et plus encore d'armes) dans les zones d'opérations pouvait s'avérer problématique. Les difficultés ne sont pas uniquement d'ordre technique, c'est-à-dire liées à des maladresses dans la conception et la mise en œuvre³⁰. Elles ne résultent pas non plus de l'incapacité procédurière des militaires à prévenir l'accaparement des moyens par certains groupes au détriment d'autres³¹. En réalité, le problème est que ces conceptions militaires reposent en dernière instance sur la manipulation de certains acteurs contre d'autres. Leur mode opératoire relève du « *divide and rule* ». Par nature, elles tendent à mettre de l'huile sur le feu des conflits locaux.

Conclusion

Les chasseurs-bombardiers et les conceptions opérationnelles qu'ils incarnent sont d'une utilité médiocre en matière de gestion de crise. Dans les conflits récents en Afghanistan, en Irak et en Libye, le recours à ces moyens a surtout contribué à déstabiliser les sociétés et à renforcer les dynamiques conflictuelles. Eu égard à l'ensemble de ces éléments, et aux coûts élevés de ces appareils, il n'est pas raisonnable d'envisager le remplacement des F-16 si l'objectif principal est de leur confier à l'avenir des missions aussi peu utiles et contreproductives que celles qui ont été les leurs lors des interventions armées de ces dernières années.

* * *

L'auteur

Christophe Wasinski est membre du Centre recherche et enseignement en politique internationale (REPI) de l'ULB et chercheur associé au GRIP. Il enseigne à l'Université libre de Bruxelles, à l'IEP de Lille et à l'UPMF de Grenoble. Ses recherches portent sur les questions de sécurité internationale.

30. Sur le cas irakien, voir : Rajiv Chandrasekaran, *Green Zone*, Paris, Point, 2008.

31. Mike Martin, *An Intimate War*. *Op. cit.*, p. 123 et p. 138. David Keen, *Useful Enemies. When Waging War is more Important than Winning Them*, Yale, Yale University Press, 2012.